

## Un festival de littérature dans les favelas

ENTRETIEN AVEC JÚLIO LUDEMIR<sup>1</sup>

La FLUPP, ce sont des débats, des rencontres avec des écrivains, des ateliers d'écriture. Ces rendez-vous ont lieu une fois par mois de mai à novembre puis, en novembre, a lieu la grande FLUPP, condensé de manifestations sur quelques jours.

MATILDE MAINI : COMMENT AVEZ-VOUS EU L'IDÉE DE LA FLUPP, CETTE FÊTE LITTÉRAIRE DANS LA FAVELA ?

Júlio Ludemir : FLUPP signifie « Fête littéraire des UPP<sup>2</sup> ». Et c'est un clin d'œil à la FLIP<sup>3</sup>.

En effet, j'ai eu l'idée de créer la FLUPP pendant la FLIP de 2012. À cette époque-là, je travaillais à Nova Iguaçu dans un projet auquel participaient 400 jeunes. Et je voyais des lecteurs, des gens ordinaires, avec une capacité d'écrire que moi, par exemple, je n'avais pas à leur âge. Vous ne le savez peut-être pas en France, mais Nova Iguaçu... C'est la banlieue de la banlieue. Alors, quand j'ai vu tous ces jeunes « banlieusards » faire le déplacement pour participer à la FLIP, j'ai voulu renforcer ce lien entre favela et littérature.

Nous avons inséré notre projet dans celui plus vaste de la politique de pacification des favelas, mis en place à Rio à cette époque. À l'origine,

<sup>1</sup> Écrivain, journaliste et scénariste. Il est l'un des fondateurs et organisateurs de la FLUPP.

<sup>2</sup> Sur les UPP, Unités de police pacificatrice, lire l'article page 176.

<sup>3</sup> L'un des festivals littéraires les plus importants du Brésil et d'Amérique du Sud, organisé dans la ville historique de Paraty, à 400 kilomètres de Rio de Janeiro

la FLUPP voulait donc se baser sur un dialogue avec la police : pour la première fois dans l'histoire du Brésil, lors de la FLUPP 2012, on a vu des jeunes funkeiros [adepte de la musique funk, dont les concerts sont interdits par la police] assis à côté de policiers ! Des policiers en uniforme ont participé à des débats sur la violence, ou à des ateliers d'écriture<sup>1</sup>. C'est une expérience extraordinaire, que je n'ai jamais vue ailleurs.

J'ai réalisé que notre siècle était le siècle du mot : grâce aux nouvelles technologies, on n'a jamais autant écrit, on n'a jamais eu autant de possibilités d'accéder aux formes narratives qu'aujourd'hui. Ce phénomène est particulièrement évident dans les périphéries qui s'approprient les réseaux sociaux comme nulle part ailleurs.

MM : APRÈS LE SUCCÈS FULGURANT D'ORKUT AU BRÉSIL, COMMENT LES BRÉSILIENS UTILISENT-ILS, AUJOURD'HUI, LES RÉSEAUX SOCIAUX ?

JL : En brésilien, on a même créé le verbe « *orkutizar* », ce qui montre bien l'importance que ce réseau social a eu chez les habitants de la périphérie brésilienne. Par la suite, Facebook aussi a été « orkutisée ». Chez nous, Facebook n'est pas un cercle fermé d'amis mais plutôt une manière de pénétrer dans le monde de l'autre. Sur Orkut, vous aviez la possibilité de *fuchicar*, ce qui signifie entrer, sans autorisation, dans l'Orkut de l'autre, dans la vie de l'autre. Aujourd'hui les brésiliens utilisent Facebook de la même façon.

MM : QUELLES SONT LES IMPLICATIONS EN TERMES D'UTILISATION DE LA LANGUE ?

JL : Cela implique une manière différente d'utiliser les mots : on n'a jamais autant écrit au Brésil, même s'il y a des fautes d'un point de vue syntaxique ou orthographique ! Le mot écrit n'a jamais été autant utilisé par la périphérie, alors que nous sommes historiquement un pays d'analphabètes, de semi-analphabètes ou d'analphabètes fonctionnels. Brusquement, des gens qui n'avaient jamais eu une relation fréquente et quotidienne avec l'écriture ont découvert qu'elle pouvait être une

<sup>1</sup> Lisez la nouvelle écrite par Patricia Higino, policière, page 64.